

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 34

Artikel: Le médecin au fusil
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211474>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jusqu'ici, à part le bleu intense du ciel, rien dans le paysage n'annonce des contrées méridionales. Pour avoir un avant-goût du Midi, il faut descendre dans l'Antigorio en prenant par la cascade de la Tosa. Cette chute passe pour la plus belle de l'Europe, après celle du Rhin. Elle tombe de deux cents mètres de hauteur, entre des forêts de mélèzes où ses blancs nuages d'écume font un effet merveilleux. Mais, après une longue journée de marche, quel enfer pour la plante des pieds que l'horrible pavé du raidillon qui la longe !

Du bas de la cascade, on atteint en deux petites heures, à travers une contrée verdoyante et fraîche, le village d'Andermatten ou d'Alla Chiesa. Toutes les bourgades de ce vallon portent un nom allemand et un nom italien. Par le genre de ses constructions, Alla Chiesa rappelle les villages haut-valaisans. Mais l'hôte de son unique petite auberge avait bien le type et la vivacité des races latines.

Sa femme, ses filles et la servante étant allées faner par la montagne, il remplissait seul la maison de sa personne sémillante, remuante et pétulante. Le mal était que lorsqu'on avait besoin de lui, jamais on ne le trouvait ; car il était à la fois caviste, sommelier, cuisinier, portier et valet de chambre. A voir tomber dans sa maison déserte quatre voyageurs à la fois, il semblait qu'il eût un peu perdu la tête. Le souper fut toute une affaire. Ces messieurs prendraient-ils du rostbeef, du pâté, du poulet, des truites de la Tosa ? Il se faisait fort de nous servir un repas d'ambassadeurs, car il avait traité l'évêque de Novare en personne, et monseigneur daigna louer son talent de maître queux. Ou bien ces messieurs se contenteraient-ils d'une *minestra* à la paysanne, de cervelle au beurre noir, de *gnocchi* aux tomates farcies ?

Vu l'embarras du choix, nous lui laissâmes carte blanche, à la condition qu'il nous apprêtât des mets du pays et que cela ne traînât pas trop, car nous avions l'estomac dans les talons. Que le lecteur nous pardonne ces menus détails gastronomiques, c'est par eux que nous fûmes initiés à certains traits du caractère italien.

Deux longues heures se passèrent ; il faisait nuit noire. Enfin, nous fûmes cérémonieusement introduits à la salle à manger, la *sala da pranzo*, dit notre hôte en se regorgeant. C'était une petite chambre de très modeste apparence, au plafond bleu de Prusse où voletaient des hirondelles, et dont les parois représentaient en couleurs crues la cascade de la Tosa, vue d'en-bas, d'en-haut, de gauche et de droite. Sur la table, quatre chandelles, une par convive, faisaient reluire le vide des assiettes. Quant à l'aubergiste, il rayonnait dans un grasseux habit à queue de morue, endossé pour la circonstance.

— *Antispasto, signori ?* nous demanda-t-il ; c'est-à-dire prenez-vous du hors-d'œuvre.

— Oui, oui, mais quel hors-d'œuvre ?

— *Sardelle con pomi d'oro*.

Va pour les *sardelle con pomi d'oro* !

Ce que c'était, nous n'en savions rien ; mais nous fûmes séduits par ces mots d'une si éclatante sonorité.

— *Subito, subito !* fit le maître de céans en pirouettant sur ses talons.

Et bientôt, sur une serviette bien blanche, en un plat orné de persil, l'hôte nous apporta avec majesté de ces sardines à l'huile qu'on trouve dans toutes les épiceries et qui nageaient dans un vague jus de tomates. Puis vint, comme plat de résistance, une montagnette de riz jauni au safran. Des pièces de fromages variés terminèrent le festin.

Mais le poulet, les *gnocchi*, le pâté, les truites de la Tosa, et le reste ? Tout cela n'existait que dans la trop fertile imagination de notre aubergiste. Vide était le garde-manger, et dans le vivier ne frétillait pas le moindre fretin. Ce qu'il nous en avait dit était pour nous convaincre de

la joie qu'il aurait ressentie à nous régaler s'il en avait eu les moyens. Que si pourtant ces messieurs voulaient l'honorer de leur présence deux ou trois jours encore, ils vivraient comme des rois !

Le bonhomme parlait avec une grâce, une mimique si enveloppante, que nous ne lui en voulûmes guère de nous avoir mis l'eau à la bouche. Et nous allâmes nous coucher en le priant de nous donner à déjeuner à six heures du matin.

— *Caffè ? Cioccolata ?* (du café ? du chocolat ?).

— *Caffè al letto !* répondit le plus italianisant d'entre nous, croyant dire « du café au lait ».

— *Davvero ?* (tout de bon ?) s'exclama l'hôte en manifestant le plus grand étonnement.

Nous apprîmes alors que pour « café au lait » on dit *caffè e latte* et qu'en demandant du *caffè al letto*, nous voulions bonnement qu'on nous portât le déjeuner au lit.

La salle aux peintures criardes dut résonner longtemps des éclats de rire qu'engendra la bêtise du philologue de la bande.

(A suivre)

V. F.

LA ROUTINA

(Patois de Panex)

Dis bon païsan qu'avont praeu à mœudrê fasavont portâ le satzon i mouelin per on âno que Djanet, le valotê, tsanpêivê devant lui.

On sa étai acouêlhai su le râtê de la poura betiê ; la granna d'on lau et 'na groche pierra por teni le balan de l'autro.

On dzor, Djanet ublhê de mouessi la pierra den le sa que l'acouê dinse su l'âno.

On enpartia de la granna va d'on lau, l'autra de l'autro, et le sa sê tint on ne pœu mî.

— Père, père, que criê, veni-vai vito avezâ !

Le père, qu'a cru que le sa s'airê dégrouechâ et que danave, u bin que l'âno avâi lequa et s'airê trossâ 'na piouta, arrevê tot épouairia entervâ cen que lai avâi.

— Avezâ-vai, dit Djanet, i'ê ublhâ de bouetâ la pierra, et le sa sê tint tot parai !

Le père l'avezê soce, solaivê le sa, virê i tor de l'âno, et tot en sacosen la têtâ, dit :

— Djanet, lai a de la metzanthe enque deden, sen cen le satzon rebatêrê tuis lou cou !... Ton pèregran bouetâvê la pierra, ton père assebin, e i l'entondzo de la rebouetâ de suite ; s' te ne le fê pa, l'arê la fredaïne.

Et Djanet, quemen son pèregran et son père, a rebouetâ la pierra den le sa.

Avezâ-vai, vezin et ami, se la rutina ne fê pa soven portâ — de cê, de lê — 'na pierra dê troua !

DULEX-ANSERMOZ.

LES BAILLIS AU PAYS D'ENHAUT

Au commencement de l'an 1556, il fut question à Berne d'envoyer un bailli pour régir les quatre communes du bailliage de Gessenay (Gessenay, Rougemont, Château-d'Oex, Rossinières). Mais du Conseil des Deux-Cents personne n'osait entreprendre cette tâche, « non pas tant à cause de leur rusticité que principalement de l'idolâtrie du peuple ». Enfin Rodolphe de Graffenried se dévoua. « Ayant gouverné le peuple deux ans en douceur et patience, il fut rappelé à Berne à cause de la pesanteur de son corps ».

Les baillis prenaient habituellement possession de leur nouveau bailliage accompagnés d'une nombreuse suite de seigneurs et de gens de cheval ; il y avait présentation, discours, installation au château de Rougemont ; la même scène se répétait dans les autres communes du bailliage ; le souvenir s'en est conservé à Château-d'Oex, où une maison des Quartiers possède encore la « chambre des baillis ».

La chronique dit peu de chose du caractère des seigneurs baillis ; sur la plupart d'entre eux elle est muette ; ils ne dépassaient la moyenne ni en bien, ni en mal ; le peuple pensait sans doute un peu comme ce bon La Fontaine :

Notre ennemi, c'est notre maître,
Je vous le dis en bon français.

Car ce n'était pas l'obéissance seule qu'on devait aux baillis ; chaque année des impôts indirects venaient encore peser sur le pays. Un compte de la commune de Château-d'Oex de 1773 nous apprend que :

1° L'on donne annuellement à la dame baillive, lors de l'appréciation des focages¹ un louis d'or neuf, soit 40 florins ;

2° Outre cela, il y a le repas du nouvel-an, qui se monte ordinairement à une assez bonne somme ;

3° Les étrennes du nouvel-an au seigneur bailli ;

4° Une belle vache lors de son installation au bailliage ;

5° Les fromages que le conseil trouve à propos d'envoyer aux vieux seigneurs baillis à Berne.

Quand les pommes de terre furent introduites dans notre vallée, vers la fin du 18^{me} siècle, les baillis voulurent prélever la dîme sur ce nouveau produit du sol. Grande opposition à Rossinière, où les paysans s'en allèrent consulter leur vénérable pasteur, le doyen Henchoz pour savoir si le nouveau comestible était un légume. « Pas du tout, leur répondit le ministre, ce n'est pas un légume, c'est une solanée ». Et les paysans, forts de cette réponse, refusèrent obstinément de laisser dimer leurs pommes de terre. LL. EE. prirent fort mal cette plaisanterie et envoyèrent même le trop savant botaniste en prison.

LOUIS DIVORNE.

ROBINET FIT LA LESSIVE

(RONDE DE 1724)

ROBINET fit la lessive
Par un matin qu'il pleuvait ;
Il la coule, il la lave,
La porte même au séchoir.
Faites trétous pour vos femmes
Ainsi que fait Robinet.

Il revint à son ménage
Pour bercer l'enfant qui braie.

Un jour Robinet s'avise
Qu'il en avait par trop fait.

Il a pris une houssine,
Dessus sa femme frappait.

« Eh ! quoi, madame la bête,
» Serai-je toujours valet ?

» Eh ! quoi, madame la bête,
» Serai-je toujours valet ?
» Vraiment, je serai le maître
» Ou bien vous direz pourquoi. »
Faites trétous pour vos femmes
Ainsi que fait Robinet.

Le médecin au fusil. — Feu le professeur B. rencontrant à la gare centrale le docteur Z., qui avait un fusil, lui dit :

— Où allez-vous donc ?

— Voir un malade à Sugnens.

— Il paraît que vous avez peur de le marquer.

¹ Le *focage* (de *focus*, feu, foyer) était un impôt prélevé sur chaque maison ou *frête*, c'est-à-dire sur toute toiture à deux pans où l'on faisait du feu. C'est afin de diminuer cet impôt en le répartissant sur plusieurs ménages que nos ancêtres avaient construit ces vastes maisons, beaucoup plus larges que hautes, où trois, quatre familles et même plus, trouvaient asile.